

Pierre Leblanc, sculpteur
Vie mortelle d'un artiste

Michel-Pierre Sarrazin

Numéro 22, hiver 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/190ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrazin, M.-P. (1993). Pierre Leblanc, sculpteur : vie mortelle d'un artiste. *Espace Sculpture*, (22), 38–40.

Pierre Leblanc

sculpteur

Michel-Pierre Sarrazin

La fuite en avant

PIERRE LEBLANC: «L'autre jour, dans la chambre noire, je me suis vu sur un négatif : quel est ce vieillard? Je n'ai pourtant pas fait de photos de mon grand-père...»

Photo d'un homme en somme. À peine né, déjà mort. Déjà pareil comme ses morts. Mort de rire. Tué par son goût de vivre. En quelques années à peine. Un descendant de marin qui n'est pas amer. Tête de marin. Esprit du large. Il se promène avec une bouteille d'eau à la main. Héritage des îles?



Vie
mortelle
d'un
artiste



P. L. «Il y a une chose qui est sûre : on vient des îles de la Madeleine. Toute la culture c'est la culture des îles. Chez nous, mon père c'était le premier arrivé. Fait que tout le monde qui descendait à Montréal venait le voir, c'était le patriarche. Lui, il est parti des îles à dix-huit ans et il est arrivé à Montréal à trente ans. Qu'est-ce qu'il a fait en chemin? Nobody knows. Le grand-père était riche. Un vieux stud. Il s'est marié trois fois. La plus vieille de ses femmes avait vingt et un ans. Résultat : vingt et un enfants.»

La mémoire à moitié pleine, la vie à moitié vide. Une grosse tranche de mangée, si vite qu'on reste sur son appétit.

Depuis 1980, date à laquelle le corps médical lui a intimé l'ordre de livrer son corps à l'art (c'était ça ou la mort par excès de fiestas permanentes), Leblanc a fait un transfert de substance.

Il a commencé une oeuvre posthume. Une grosse, une grande, toute une. Avec une pierre dessus, signée Leblanc en dessous.

On la voit partout quand on ouvre les yeux pour la voir : à Matane, Labelle, Montréal, Terrebonne, Québec, Lachine, Saint-Colomban, Longueuil, St-Eustache, Lachenaie, St-Jérôme, Ste-Scholastique, Lafontaine, Joliette, Laprairie.

Sa sculpture est éparpillée comme les cailloux d'un Poucet géant dans le paysage du Québec : tous les morceaux ont un lien entre eux. Un lien vital. L'art intégré désintégré dans la nature. Formats tous azimuts.

Plus pauvre que jamais, plus riche que son riche grand-père qui ne lui a même pas laissé une île, Pierre Leblanc, depuis qu'il a cessé d'être soudeur, à l'âge de huit ans, pour devenir sculpteur à temps plein, donne son art à l'État, au

peuple, au monde, autant comme au temps. Luxe et volupté.

Ce n'est pas par générosité, c'est par nécessité. Et je vois d'ici, un jour, comme c'est la coutume, les petits docteurs en arts opérer à coeur ouvert une remarquable nouvelle greffe de carrière épiphyte sur ce géant connétable de fer hanté par la suite de ses idées. Par la fuite en avant, à la poursuite de ses hercules travaux. La sculpture, ça nourrit son âme mais ça ne nourrit pas son homme. Et la vie d'artiste, c'est tout ça : tout donner, sans prix, sans foi, sans loi.

La langue en t'sour du bras

P. L. «On court toujours, OK? Moi, dans mon cas, comme peut-être ben d'autres aussi, c'est la même maudite affaire, quand tu veux arriver à réussir (à réussir : pas réussir dans le sens de dire que tu fais bien de l'argent, dans notre cas, parce qu'on fait jamais une tôle, mais réussir au moins à avoir de la visibilité, ça veut dire participer à des expositions, participer à des symposiums ou à des cossins, en tous les cas, il faut que tu sois un peu la personne qui touche à tout, que tu coures, tu vas aller présenter un dossier là, tu fouilles dans des revues spécialisées, bon, le deadline pour telle affaire c'est tel mois, fouille dans les gazettes c'est telle affaire... t'es toujours en train de chercher quelque chose... les demandes de bourses, les affaires, t'es toujours en train de... t'as la langue en t'sour du bras pis tu cours. Ça fait que tu sais pas trop trop où tu t'en vas. Pis d'où tu viens encore moins. Tu sais à peu près où tu es venu au monde mais c'est à peu près toute, pis ça s'arrête là. Pis tu veux pas trop trop le savoir, des fois.»

Il me fait toujours penser à un marin rencontré à terre. Escalade au pays des chimères. La langue en t'sour du bras, d'accord, mais bien pendue. Une langue de qualité Montaigne. L'homme est une sorte de navigateur amoureux de la cité. L'allure d'un pirate devant la plus belle pute du port.

À l'heure où on se parle, il est dans le Vieux-Port, justement, à faire sa dernière oeuvre qui lui arrache des rames de mémoire et lui restitue quelques riches étraves d'une jeunesse qui a gagné le large. Aux côtés de Linda Covit, André Fournelle, Rose-Marie Goulet, Olaf Hanel (Prague), Lisette Lemieux, Miroslav Maler (New



York), Guy Nadeau, Dominique Valade, Bill Vazan et Catherine Widgery, Pierre Leblanc inaugure le premier Salon international de la sculpture extérieure de Montréal, sur la promenade du Vieux-Port, le 9 juillet. Pour trois mois. Puis, les fêtes terminées, les sculptures monumentales iront rejoindre le plus beau parc sculptural d'Amérique, à Ville de Lachine. Montréal n'en a pas voulu. Comités restreints, visions étroites. Une autre des belles histoires...¹

Ni Éric le Rouge ni Surcouf ni le Capitaine Fracasse n'ont eu à mener les combats que mène Pierre le Blanc. Bien peu le suivraient dans ses équipées aux quatre coins du temps, où l'Esprit des ombres déchaîne ses noires œuvres contre la Torche au dard bleu de ce Capitaine-Sculpteur.

Quelques-uns ont traversé les mêmes enfers que lui. Fournelle, Vaillancourt. D'autres, aussi, qui sont restés dans les flammes. Lui il avance. Il fuit en avant. Et dans ses mains rudes qui empoignent l'énorme roue d'acier de sa fortune, il y a encore plus de force que dans toutes ces colonnes polies qui tiennent debout les musées plus ou moins contemporains.

Entre ses «Lieux sans temple», ses «Lieux en mémoire», ses «Lieux fossiles», ses «Passages est-ouest, direction nord», ses «Don't walk», «Place St-Germain», «Place St-Michel», «Quai de la Seine» ou «Les toits coin Dauphine et Mazet», j'entends le même battement, le beat de Desjardins :

*À onze heures et quart
M'as les crisser dehors...²*

L'impatience du marin qui regarde tanguer la ville qui ne se décide pas à être ou vraiment belle, ou vraiment fidèle, ou vraiment quelque chose d'autre. Comme tous les artistes du Québec, Leblanc est forcé d'ouvrir le chemin, de forcer la mémoire, de souder les lieux. Place de la culture, il y a plus d'institutions que de créateurs vivants : Val d'Or, Val-David ou Val-Montréal. C'est juste une manière de dire. Il faudrait que ça soit une manière de vivre. L'art existe, l'artiste est immédiatement mortel.

¹ Pierre Leblanc, 2026 rue Roberval ou 1955 revisité, 1992. Œuvre en cours d'installation. Photo : Michel-Pierre Sarrazin.

² Pierre Leblanc, 2026 rue Roberval ou 1955 revisité, 1992. Installation temporaire au Vieux-Port, Montréal, été 1992.



Un héros de bande déchirée

J'ai toujours ma part en quelque pierre, ma pierre en quelque part, dit-il. Parce que ça a commencé comme ça. Moussaillon, son trésor de mâchefer et de pépites de charbon, il le cachait sous la grosse bonne femme des trains ou dans le ventre des charrues alignées sur la voie de garage à Côte-Saint-Paul. Il savait déjà qu'il serait un artiste.

P. L. «J'ai rien que fait de la sculpture. Toujours la même mardo. La première fois que je me rappelle que je voulais devenir un artiste, à l'époque c'était pas nécessairement de la sculpture, à l'époque je pensais qu'il y avait rien qu'un peintre qui pouvait être un artiste, j pense que j'avais 8 ans. J'ai toujours su ce que je ferais dans ma vie, je ne sais pas pourquoi. Ça doit venir de la télévision. J'ai dû voir quelque chose là-dedans qui m'avait pogné. J'ai dû voir un programme ou un film ou je le sais pas, sur la vie de quelqu'un. Personne chez-nous connaissait ça ou parlait de ça. Écoute, mon père c'était un pelleleur de charbon.

Sur le côté de chez-nous, il y avait une cour à scrap qui coupait, qui soudait du métal, pis ça faisait un «L» jusque sur l'arrière de notre maison. Souder pis couper du métal, j'ai toujours vu ça. Ma mère se rappelle d'avoir vu mon frère Marcel, le plus vieux, pis moi, faire de la soudure à planche avec des épingles à linge et des bouts de rodes qu'on ramassait, en faisant bzbzbzbzz...on soudait. On jouait à souder. On soudait à la journée longue! En face, il y avait des trains. Cinq voies. Une grosse bonne femme pour remplir les trains, pour domper l'eau et le charbon dans le bucket. Des bouts de rails...des voies de garages avec des buttoirs...on parkait les charries là. Cinq six bite-à-cul. En été, c'était nos châteaux en métal. La tour à eau c'était notre tour de château. C'était mes jeux. Pis quand tu trouvais un gros morceau de charbon qui brillait, c'était comme une pépite d'or...on ramassait aussi le mâchefer des engins pour notre trésor... pis il y avait des grosses négresses, les locomotives qui «shuntaient» des wagons pour former les convois.

Au coin de la rue, il y avait la taverne ou les ingénieurs stationnaires stationnaient souvent. Les ingénieurs stationnaires vivaient sous la ville, sous la Sun Life, pour

chauffer des grosses bouilloires qui envoyaient de la vapeur dans les édifices autour. Par en-dessous des rues où passent des tuyaux, la ville gruyère était chauffée au charbon. Ils vendaient la stime, le père chauffait la ville... pis un jour, à quarante ans, il est retourné à l'école pour devenir ingénieur stationnaire... On vivait à Côte-St-Paul. Tommy l'Italien, mon chum avec ses petits blocs... la manufacture où on allait jouer aux cartes-aux-murs, des cartes de hockey, une fille m'avait poché, elle venait d'un autre quartier... en face, l'épicerie... Juste en dessous de l'échangeur Turcot. C'est là qu'on vivait.»

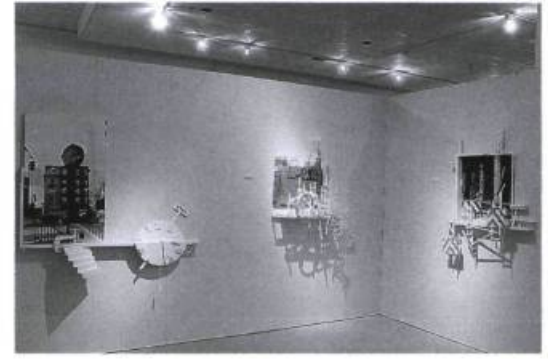
Depuis, tout ça, sa maison, sa jeunesse, ses charrues, son trésor, la tv en noir et blanc et son voisin, ça a sauté. L'un la tête éclatée comme une pastèque, sous les roues d'un camion, l'autre la jambe sectionnée par le pont pivotant de l'écluse. Par-dessus bord, dans le néant. Niet. Finish.

Il n'y a plus que la mémoire, pauvre mémoire, trop longtemps portée, pleine de trous. Et quelques objets épars dans la ville.

Y m'dit : La gang est splitée
C'était rien qu'une époque
Sa valeur est tombée
Comme le prix de la coppe.³

Et Pierre Leblanc sculpte, héros d'une bande à jamais déchirée, avec son image dessinée dans la tête. Avec les énormes plaques d'acier de Sidbec-Dosco, il reconstitue au bord du grand fleuve la mémoire d'une ville pleine de trous.

L'autre jour, en 1992, je lui ai demandé : Pis, au Québec, la



vie d'artiste, comment ça va? Il a rigolé comme dans le temps. Ça tombait en cascade: c'est le tiers-monde. On est là comme des momies et on attend que ça se passe. L'art compte, l'artiste compte pas. Autour, on se fout de vous. On vous jette des miettes avec un regard de pitié. Que vous passiez l'hiver ou pas c'est votre problème. L'argent de l'art va dans les institutions, les institutionnés, les instantanés. Politique et culture: y reste plus rien pour les gosseux. J'ai passé l'hiver avec deux cents piastres...

Au Québec, ce qui compte, c'est la lutte pour l'indépendance des trois plumés d'Outremont qui font plus d'enfants, c'est le nouveau char, c'est les sports, c'est la santé. On se soigne. On se lèche la bedaine. L'artiste a remplacé le coureur des bois de la tradition: tu fournis la matière première, précieuse, pure, brute, et c'est tous les autres branleurs qui se font des manteaux dedans.

L'art, c'est quand c'est beau, un peu cochon ça se vend mieux, quand ça exploite ou quand ça fait une belle tache sur le mur. Une tache qui a du bon sang. L'art demeure: l'artiste meurt. On meurt facilement, ici.

On attrape ça pis on en meurt. Sauf ceux qui se soignent à temps, qui s'inoculent, les spécialistes, les conseillers en arts, les bacheliers syndiqués et les entomologistes spécialisés dans l'homo artisticus et son oeuvre.

Pierre Leblanc, détail de l'exposition *Les années 80*. Centre d'exposition du Vieux Palais, Saint-Jérôme, 1992. Photo: Pierre Leblanc.

Pierre Leblanc, détail de l'exposition *Les années 80*. Centre d'exposition du Vieux Palais, Saint-Jérôme, 1992. Photo: Pierre Leblanc.

C'est comme la bonne médecine, ça fait vivre son homme.

L'art. Super-héros et compagnie. Média trip. Énorme trip. Pas de média, pas d'oeuvre. Le mieux c'est de travailler dans les médias pour vrai et de faire une oeuvre parallèle pour le fun. Une activité créatrice marginale, para-gouvernementale. C'est le pied. L'art-pied-de-nez. Un artiste c'est un héros. On a plus besoin d'être dada. Tout est gaga. Leblanc rigole et retourne à sa torche à souder.

Québec sauvage

Il n'y a pas si longtemps, en d'autres mers, son navire était un vaisseau d'or qu'il avait ressuscité, à la suite d'une vision provoquée par la pièce de Tremblay. Mais le Grand Architecte n'en a pas voulu. Les architectes n'aiment pas forcément la marine. Hercule, l'homme de pierre, Leblanc de fer, avait été secoué par le paradoxe canadien que Nelligan incarne. Car depuis 1980, lui non plus, il n'a plus de temps à perdre. Il ne peut plus compter sur sa constitution pour perdre son temps. Alors, il n'arrête plus. Il remonte le temps. Pour s'occuper les mains, pendant que son moteur à idées fabrique des bébelles, il fait des photos. Il habite Val-David depuis vingt ans mais il photographie des villes: Paris, Washington, Toronto, Montréal...

P. L. «J'ai pris des vues panoramiques. Des photos noir et blanc. Ce que le monde a laissé dans la ville: les graffiti, les accumulations d'objets: c'est un peu comme des strates d'histoires dans la société. J'ai sept, huit mille négatifs à la maison. Je ne bois plus, je ne fume plus, faut que je fasse quelque chose de mes mains. Je les développe en négatif mais je ne les tire pas. Jusqu'à temps qu'une idée m'arrive. Là, plouf! je les sors. J'ai toujours l'impression qu'une ville c'est des décors. Est-ce qu'il y a du monde qui vit là? Un dialogue entre les éléments. La photo: l'intérieur de l'extérieur des choses. Quand tu regardes mes bébelles, tu vas toujours trouver des choses de même pour te rattacher... comme une histoire. Je fais toujours des chemins. Je raconte toujours des histoires. Le monde s'en font d'autres à partir de mes objets. D'une oeuvre à l'autre je continue mon histoire.»

Son histoire. Elle remonte à l'âge de pierre parce qu'au début des temps, avant l'homme

mortel, il y avait la pierre. Pour Leblanc l'homme, il y a toujours la pierre. Ses enfants l'accompagnent. Il n'est jamais seul. Il défie le temps. Au printemps 1992, au Vieux Palais de St-Jérôme, on lui a rendu un bel hommage: «Les années 80». Depuis les roches bretonnes de «Carnac» jusqu'aux «lumières sur la ville» où il capte les signes des autres, il nous montre notre monde sauvage. Beau, dur, primitif. L'âge de pierre n'est évidemment pas achevé. Toutes ensembles, ces centaines d'images et de pièces de fer, de bois, de bronze, de plastique et de la pointe d'un iceberg de création dont les trois quarts sont enfouis dans des granges et des entrepôts aux toits fuyants. Québec sauvage, où même les sculpteurs qui donnent leur vie pour l'art meurent à petits feux, chaque jour, dans l'indifférence, soutenus, la plupart du temps, par la seule illumination froide de leurs visions magnifiques. ♦

*Pour voir quelques sculptures de Pierre Leblanc: Montréal: La promenade du Vieux Port, face à la rue St-Laurent (1992); École Honoré-Mercier (1983); Terrebonne: École Armand-Corbeil (1991); École Esther-Blondin (1988); bibliothèque de Terrebonne à l'île des Moulins (1984); Laprairie: Centre d'accueil de Laprairie (1991); Joliette: Palais de justice; Lafontaine: École Sacré-Coeur; Ste-Scholastique: École de Ste-Scholastique (1990); Hamilton (Ont.): Art Gallery of Hamilton; St-Jérôme: Centre hospitalier, le Centre d'exposition du Vieux Palais; Lachenaie: École du Vieux-Chêne (1989); Gatineau: Cégep de l'Outaouais; St-Eustache: bibliothèque de St-Eustache; Québec: Musée de la civilisation (1988), Musée du Québec; Longueuil: Cégep Édouard-Montpetit; Saint-Colomban: École primaire St-Colomban (1987); Lachine: Musée de Lachine; Musée d'art contemporain de Montréal (collection Lavalin) (1985); Labelle: Q. G. de la Sûreté du Québec (1982); Matane: Galerie d'art de Matane (1981).

- 1 Le premier salon international de la sculpture extérieure de Montréal est une initiative du Centre des arts contemporains du Québec à Montréal et de son président, Dominique Roland, en collaboration avec la S.I.S.E.M.
- 2 Les deux extraits cités sont de Richard Desjardins, *Paroles de chansons*, vlb éditeur, Montréal, 1991.

Last spring, the "Vieux-Palais" exhibition center, in Saint-Jérôme, organized an important exhibition of the works of Pierre Leblanc, entitled *Les années 80*. The author of the article, going over the retrospective nature of the exhibition, draws a portrait of the life and work of Pierre Leblanc: his formative years, his vision of sculpture and the art world, his struggles, etc. In a raw style, close to spoken language, the text is complemented by personal remarks and comments from the artist.